

Certes, Mme la marquise d'Auseraie n'aurait pas demandé mieux que de voir sa fille souvent, très souvent; mais le cochard déclarait que ces côtes de Montmartre brisaient les jambes des chevaux; et puis, la plupart du temps, quand on arrivait en haut, la pauvre Jeanne était sortie... Il fallait la prévenir longtemps à l'avance... En outre, c'était un vilain quartier, et qui répugnait à la délicatesse de Mme la marquise.

Le marquis, lui, venait une ou deux fois par quinzaine, le matin, au lieu d'aller au Bois. Et son vieux cœur d'égoïste souffrait toujours à la pensée que le si parfait dévouement de sa fille n'était plus pour lui. Il ne manquait jamais de lui dire : — Tu es ma chère petite, que la résolution que tu as prise n'est pas définitive, que tant que tu n'as pas prononcé tes vœux, tu es entrée en religion n'est que provisoire, conditionnelle... C'est un essai. Tu n'offenses nullement la religion le jour où il te conviendrait de revenir chez nous... Demande-tu bien si tu as la vocation nécessaire.

Et, s'il te plaisait de reprendre ta place à la maison, je ne te parlerais plus de mariage... Tu serais parfaitement libre de demeurer vieille fille... Avec un inaltérable douceur, sœur Jeanne répondait : — Parlez-moi si je vous en veux, mon père, mais je n'ai jamais été aussi heureuse que dans ma nouvelle vie.

Et la barrière se faisait plus grande, de jour en jour, entre elle et ceux qui avaient été sa famille, d'autant que sœur Marie-des-Anges, qui avait son franc parler en toutes choses, ne se gênait pas pour lui dire : — Monsieur ton père sera plus fâché de te reprendre pour soigner ses douleurs quand il sera impatient. Jacqueline ne regrettrait réellement que sa sœur Isabelle et son frère Robert.

— J'aurais pu leur être si utile ! Je serais allé parfois. La supérieure haussait les épaules : — Avec ça qu'ils l'auraient écoutée ! Et les deux gamins semblaient prendre à tâche de confirmer cette défiance chaque fois qu'on les menait à leur grande sœur.

Isabelle avait toujours à lui conter des histoires de bataille avec ses camarades du Sacré-Cœur, de résistance à ses institutrices. Et cela commençait à se compliquer de coquetries, parce que la jeune fille poussait en elle. Elle ne sautait plus à saute-mouton, mais se préoccupait beaucoup de la vie qui menait les jeunes gens. Elle ébauchait parfois des confidences, que sœur Jeanne était prêt à écouter avec une bienveillance absolue, car elle espérait ainsi toujours surveiller et maintenir cette bouillante petite personne dans le droit chemin ; mais, la plus part du temps Isabelle s'arrêtait au beau milieu, en disant : — C'est pas des histoires à te raconter... Et puis, est-ce que tu y comprendrais quelque chose !

Et Mme la marquise d'Auseraie, il se laissait vivre, se disputait la dernière place avec son "copain" Michel Valadin. Et il affirmait à sa grande sœur qu'il est totalement inutile de s'abimer la cervelle dans les livres. Et il la "clouait" de cet argument capital : — Si tu crois que notre premier aïeul, qui est allé à la croisade avec saint Louis, connaissait la géographie !... Vois-tu, pourvu qu'on a des biceps !

Il lui montrait les siens. Et Jacqueline était forcée de reconnaître qu'il se portait excellentement. — Mais ton bachelariat, mon petit Robert ! — Le bachelot !... Maman connaît les examinateurs ; elle me "pistolet" ! — Cela ne suffit pas, mon pauvre enfant ; lorsque des fils de cultivateurs, d'apiciers, sont bacheliers et arrivent à Paris dans la moindre recommandation. — Pourrais-tu me prêter cinq louis ?

C'était ainsi qu'il terminait la discussion. Et alors il se plaignait de l'abaissement de leur fortune, de la maigre pension que lui servait son père, tandis que Michel Valadin avait tout à gogo, que c'était égaré ! — Mais justement, mon petit, c'est parce que M. Valadin est instruit, travaille, qu'il a bâti cette grosse fortune ; et tu devrais, toi aussi,...